

Maurice Olender

Il y a dans la mémoire quelque chose qui pense l'oubli*

C'est d'une conversation avec Rachel Ertel qu'est née ma demande de son dernier livre, *Dans la langue de personne*. À propos de cette demande, Rachel Ertel m'en a fait une autre, au moment où nous préparions la rencontre de ce soir ; elle voulait savoir pourquoi je l'avais incitée à écrire ce livre.

La question de Rachel Ertel a la force de ces questions simples, que l'on pose au coin d'une table. Mais à de telles questions il n'y a pas de réponse élémentaire. Alors, plutôt que d'évoquer d'innombrables souvenirs d'une enfance anversoire bercée par les chants et les criaileries en yiddish, j'ai choisi de ne retenir, ce soir, que quelques bribes d'une mémoire d'adulte — mémoire que l'on ne maîtrise pas nécessairement mieux que celle de la petite enfance.

Cela se passait donc, si je ne me trompe pas, il y a bientôt dix ans, en 1984. Mes questions posées alors à Rachel Ertel peuvent se formuler de la manière suivante, un peu fruste, un peu frontale — peut-être parce qu'il s'agissait de questions suscitées par une urgence de savoir.

Voici quelques-unes de ces interrogations initiales.

Une écriture de la voix

C'était comment, c'est quoi d'écrire dans l'urgence de la mort réelle ; que pouvait signifier l'écriture pour ces poètes, ces écrivains reclus dans un ghetto ou dans un camp nazi d'extermination ; c'est quoi d'écrire dans une telle situation où l'existence s'identifie à une limite tangible, d'écrire en posant des mots les uns aux côtés des autres, et encore : écrire pour s'adresser à qui, pour dire quoi et comment ?

En effet, on peut se demander quel était, pour ces poètes yiddish, le sens d'un chant de l'anéantissement, même si ce chant prend la forme d'un cri ; quelle était donc l'urgence et la leçon d'une telle urgence : plus prosaïquement, que pouvait signifier alors créer, composer, penser en notant des consonnes et des voyelles dans une langue, le yiddish, qui est aussi avant tout un univers sonore, une tradition vivante marquée par son oralité et transcrite, il ne faut pas l'oublier, par une écriture hébraïque de la voix, puisqu'en un alphabet vocalisé — ce qui n'est pas le cas de l'hébreu qui ne note pas les voyelles.

* Ces pages sont la transcription des propos tenus à la Revue parlée, à Beaubourg, et à l'Université Libre de Bruxelles.

À quoi pouvait donc correspondre, à quelle attente, à quel espoir, l'inscription de vers, de strophes, comme si on attendait par retour de courrier les épreuves expédiées par l'éditeur avec la mention « à corriger d'urgence », avant de voir enfin revenir la plaquette imprimée.

Comment était-ce donc possible d'écrire ainsi, même si l'on sait l'absolue nécessité et l'urgence vitale de témoigner — dont le livre de Rachel Ertel se fait à son tour le témoin.

Cette question, à propos d'une urgence radicale d'écriture, correspondait sans doute pour moi, qui ne connais rien, ou presque rien, à la poésie yiddish, à la double interrogation que voici.

Une demande de poésie

D'abord, bien sûr, le souci de l'histoire et des faits.

Ceux qui sont nés après 1945 ont une demande de mémoire, une demande d'autant plus pressante qu'il s'agit d'une mémoire née de l'incompréhensible ou tout au moins de l'inassimilable¹. Le film de Claude Lanzmann, *Shoah*, a montré à quel point l'œuvre d'art, et donc, la représentation liée à une conception esthétique, peut donner du sens là où le document brut aveugle, là où l'horreur en direct suscite plus de refus, voire même du déni, que de reconnaissance et de compréhension.

Donc, parmi tant d'autres, ma première demande à Rachel Ertel était de poésie, une demande de ce qui pouvait avoir du sens — même s'il s'agit souvent là d'un faisceau d'images tendues vers rien dans l'avenir, puisqu'il s'agit très précisément d'un récit d'anéantissement.

Mais peut-on vivre d'une mémoire d'anéantissement sans s'anéantir finalement — comme ce fut le cas pour Paul Celan, Primo Levi et tant d'autres ?

Il y a dans la mémoire quelque chose qui pense l'oubli, qui le réfléchit et l'abrite en le consolant autant que faire se peut.

Il y a dans la mémoire quelque chose qui autorise l'oubli pour rendre le sommeil à ceux qui l'ont perdu.

C'est pourquoi, dans la demande d'un livre à Rachel Ertel, il y avait tout à la fois une recherche de mémoire et d'oubli, et, plus précisément, de mémoire consignnant l'oubli.

1. À ce propos, quelques pages dans les *Varia* de la *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 32, 1985 (repris dans *Varia II*, Gallimard, 1994).

L'urgence à blanc

Mais j'ai dit il y a un instant que mon interrogation sur l'urgence était double.

Voici, brièvement, la deuxième question à laquelle, parmi tant d'autres, le livre de Rachel Ertel répond à chaque page, pas nécessairement explicitement, mais avec force et adéquation dans la lecture que j'en ai faite. La voici.

Ne sommes-nous pas nombreux, aujourd'hui, à être les enfants d'une urgence d'écriture, d'une nécessité d'écrire à blanc.

Quelquefois aussi, tant dans les ouvrages les plus aboutis que dans ces récits ludiques aux apparences les plus mondaines, se trouve une poésie qui traduit une proximité du gouffre.

Je pense à Georges Perec, mais aussi à tant d'autres auteurs, d'ici et d'ailleurs. N'y a-t-il pas, dans leurs livres qui se sont écrits, récemment même, un récit fait de contraintes exprimant l'urgence d'écrire pour écrire sans savoir toujours pour quoi ni pour qui écrire ? Dans ces textes, il peut n'être jamais question d'aucun anéantissement historique.

Autrement dit ma seconde question à Rachel Ertel n'était pas liée à l'affirmation de Theodor Adorno, citée dès la première phrase de son livre : « Nul poème n'est possible après Auschwitz ». Mais bien plutôt à un désir de comprendre comment l'urgence d'écrire face à la mort effective, qui hantait puis terrassait les poètes à Lodz, à Vilno, à Varsovie, à Treblinka, à Auschwitz, a pu, dans certains cas, se transformer aujourd'hui en une nécessité extrême de dire — jusqu'à en perdre quelquefois son objet.

Je pense bien sûr encore à Paul Celan ou à Georges Perec, mais aussi, parmi tant d'autres poètes, à Claude Royet-Journoud, qui a contribué à faire le choix des poèmes yiddish que Rachel Ertel publie en anthologie à la fin de son livre, à Yves Bonnefoy, à Alain Veinstein, à Michel Deguy, à Anne-Marie Albiach, à Jean Daive, à Emmanuel Hocquard, à Mathieu Bénézet, à Jacques Sojcher, à Bernard Noël, à Denis Roche, à Jacques Roubaud ; je pense encore à un livre récent de Pasqual Quignard où il est sans cesse question, et jusqu'à l'obsession, d'écrire la voix perdue, de retrouver le mot oublié¹.

Le livre de Rachel Ertel restitue la poésie yiddish de l'anéantissement tout en ouvrant la voie à des questions de poésie et d'écriture.

Ce qui permet de penser, en compagnie de tant d'autres avant nous, que les enfants des poètes morts sont les poètes vivants — et leurs lecteurs.

1. *Le nom sur le bout de la langue*, P.O.L., 1993, p. 99.